Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 4 (1763)

Heft: 1

Artikel: Mémoire sur la proportion necessaire entre les prairies et les terres

labourées

Autor: Raffinesque

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382556

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MÉMOIRE

SURLA

PROPORTION NECESSAIRE

ENTRE LES PRAIRIES ET LES TERRES L'ABOURÉES.

Par M. RAFFINESQUE,

Passeur à Bégnin, Membre de la Soc. Occon. de NION. CHIEF ES CHI

MÉMOIRE

Dans lequel on montre les grands inconvéniens, qui résultent de la disproportion qu'il y a entre nos prairies & nos terres labourées (*).

A mauvaise œconomie que je me pro-Me pose de combattre, est sans contredit une de celles qui s'opposent le plus à l'abondance des productions nécessaires à la vie. Si l'on entre dans quelque détail fur ce sujet, on se convaincra bientôt qu'une trop grande quantité de terres labourées, relativement à nos prairies, est une des prémières sources de la pauvreté du peuple de certaines contrées. C'est une vérité certaine, qu'il n'y a dans la plus grande partie du pays de Vaud aucune proportion entre les terres cultivées pour le bled & la vigne d'un côté, & les prairies soit naturelles, soit artificielles. C'est ce que vérifieront bientôt les plans topographiques que l'on prendra de châque district. Encore faut-il remarquer que la proportion des prairies avec les terres labourées, ne doit

Côte. (*) Ce Mémoire regarde principalement la

pas être calculée par la quantité d'arpens, mais par leur qualité ou leur produit, ce qui mettra dans ces objets une disproportion encore plus considérable que celle qui paroit au prémier coup d'œil, puisque nos prairies sont pour la plûpart d'un produit sort médiocre.

Mr. Patullo nous apprend dans son excellent traité d'agriculture, qu'en Angleterre une serme ne passe point pour être bien montée, si la moitié de son sol n'est en prairies. C'est en adoptant ce sistème que l'Angleterre a vu naître dans son sein une abondance incommé auparavant, & qui sait l'admiration des étrangers.

Cela posé, entrons dans le détail des inconvéniens qui résultent de la disproportion entre nos prairies & nos terres en labourage, & l'on sentira que ce n'est qu'en adoptant la méthode Angloise, que nous pouvons espérer un changement avantageux dans notre état.

vénient: engrais; ils sont toujours proportionels aux disette prairies. Cette disette est un inconvénient moins des en-considérable dans deux cas; ou lorsque les grais. terres sont si fertiles par elles - mêmes qu'elles peuvent se passer de sumier; ou lorsque l'on a le bonheur de trouver quelque autre espèce d'engrais. Nous ne sommes pas dans le prémier cas, il est même assés peu de terres en Europe qui aïent cet avantage. A l'égard du second, nous n'avons pas encore le bonheur de trouver de ces engrais qui peuvent suppléer à

la disette du fumier; & à supposer qu'on en découvre (ce qui est à espérer) on n'en seroit pas moins tenu d'augmenter les prairies, qui procurent des richesses très variées & de prémière nécessité.

Malgré la disette où nous nous trouvous à l'égard des engrais, quelle est cependant la pratique ? On tient beaucoup de terres en culture pour le bled. Supposons qu'un de nos laboureurs possède douze arpens de champs, voici comment il les exploite, & c'est la pratique générale; quatre Arpens sont semés en bled, la moitié ou les deux tiers au plus sont engraissés. Huit petites charretées de fumier par arpent font tout le secours qu'il leur donne. Il croit alors leur avoir fourni le plus forc engrais; mais qu'on parcoure les possessions quand le fumier est répandu, on sera étonné combien il est rare. De grands espaces en sont privés. Cependant la même année on y séme encore des bleds d'hyver, ou au printems d'autres espèces de grains, sans fumier. L'année qui suit, on remet en bled les terres qui étoient en avoine, en suivant toujours la même méthode pour l'engrais que la prémière fois: Il faut encore remarquer ici qu'il est fort commun que les laboureurs sement plusieurs années le même champ, sans lui avoir donné aucun engrais.

Que l'on parcoure les terres ainsi œconomisées lorsque la récolte est pendante; des tiges & des épics affamés, des plantes qui semh 2 blent blent se fuir les unes les autres par l'éloigne. ment réciproque où elles sont font naître dans le cœur un sentiment de tristesse dont on ne peut se défendre. Telle est en général notre agriculture & ses succès.

Le remède à ce mal est bien facile; si une routine aveugle & opiniatre, si une vanité très mal entendue ne nous maîtrifoit, nous abandonnerions la moitié des terres que nous ensemençons : ce seroit nous enrichir & nous aggrandir. Nous nous aggrandirions, parce que nous aurions alors du sol pour former des prairies ou d'autres établissemens : ce qui n'est pas possible tant que nous serons dans l'erreur de croire, que pour avoir beaucoup de bled il faut beaucoup semer. Nous nous enrichirions, parce que reservant l'engrais que l'on distribue sur quatre arpens à deux seulement, ceux-ci procureroient une plus grande abondance que les quatre autres peu ou point sumés. C'est ce que l'expérience vérifie. Quel est le produit commun d'un arpent de terre semé selon notre mauvaise méthode? trois pour un. Si donc un particulier séme quatre arpens, son produit sera de douze sacs, sur lesquels il faut prélever quatre sacs qui ont été femés, il reste donc net huit sacs.

Maintenant, qu'on abandonne la moitié de ces terres, & que l'on se réduise à semer deux arpens seulement, en y jettant tout son fumier, & en y donnant une meilleure culture; cette moitié peut aisément rendre six pour un. Pai

J'ai même vû un arpent de cette espèce donner cent - vingt - huit groffes gerbes. Mais supposons qu'elles rendent seulement six pour un, deux arpens rendront douze sacs, comme les quatre autres : mais au lieu d'avoir semé quatre sacs on n'en a semé que deux, reste déja net dix sacs, au lieu de huit qu'ont rapporté les quatre arpens. Ce n'est pas tout encore, une terre bien engraissée a besoin d'une moindre quantité de semence, le grain y germe mieux, les plantes tâlent abondamment; avantage dont les terres maigres iont privées. Il y auroit même une grande imprudence de donner autant de semence à une terre bien grasse qu'à une maigre : le plan croissant plus épais, les tiges auroient peu de consistence à cause de leur trop grande proximité, le bled se coucheroit à plat avant la maturité du grain, ce qui causeroit un dommage fort considérable. Il faut donc semer moins dru une terre bien engraissée: On peut épargner un quart de la semence. C'est une coupe fur deux arpens. Nous avons trouvé ci-devant qu'elles ont produit net dix sacs; ajoûtezy la coupe d'épargne, c'est dix sacs & demi, au lieu de huit, que les quatre arpens avoient produits, ce qui fait à peu près le quart d'augmentation. Le profit ira encore en croissant par la récolte des grains du printems suivant, qui sera plus abondante.

A l'appui de cette méthode se joignent deux considérations fort importantes; 1°. que les A 4 grains

grains rélistent mieux aux cafualités de l'hyver & du printems dans les terres bien engraissées, que dans les maigres. L'engrais est certainement le plus puissant secours pour soutenir les plantes contre le froid. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les campagnes au mois de may, dans des années où le bled a été fort éclairci par le froid; & on verra que les lieux où l'on avoit déposé les tas de sumier sont si différens du reste, que l'on peut compter la place de châque monceau. A cet avantage joignons - en un fecond. Quand on aura donné à une terre de bons engrais toutes les fois qu'on l'aura semé, son sol deviendra excellent, ses récoltes iront en augmentant, elle pourra être semée dans des cas de nécessité avec moins d'engrais, & même une année sans engrais, & en retirer une récolte qui sera affez abondante.

conv: les Un second inconvénient, qui résulte d'une terres culture trop étenduë, est que les terres sont mal cul- mal cultivées. La bonne culture & les engrais tivées. sont d'une égale nécessité. S'il y a quelque dissérence, elle est en faveur de la culture. Je demande donc, s'il est possible de donner une aussi bonne culture à une grande étenduë de terre, qu'à une autre beaucoup plus petite? Il n'est pas aussi facile qu'on s'imagine communément de mettre une terre destinée au bled, dans un état propre à faire prospérer la semence. Garantir la possession des eaux, épierrer, esherber, briser les mottes, couper

les

les fillons, dont toutes les parties sont souvent adhérantes, faire trois, même quatre labours profonds, & bien d'autres soins trop longs à détailler, sont considérables, mais nécessaires. Comment exécutera - t - on toutes ces opérations, si l'on se trouve surchargé de terres labourées? Il nous manque d'ailleurs des bras. L'indolence, la paresse, le peu de bétail & sa foiblesse, suite de la disette des sourages, sont encore autant de raisons qui devroient nous engager à resserrer nos terres labourées. Quand on a beaucoup de terres, il faut hâter son ouvrage, on fait quantité de fautes dans les fillons, une grande partie de nos terres étant pesantes, on n'approfondit point. On ne peut pas choisir un tems favorable pour les cultures. On le fait quand on peut, & à la hâte. On se contente souvent de deux labours, rarement trois, au lieu de quatre qui seroient nécessaires. Telle est nôtre conduite. Que l'on entre dans nos campagnes au tems des semailles, que l'on considére ces terres auxquelles on confie un précieux dépôt, on les verra dans un état qui donne bien peu d'esperance.

Quand avant la semaille les tems sont pluvieux, les sillons se lèvent par bans durs & tout d'une pièce: Il faudroit les hacher, mais on a trop de terres; cette opération est impossible. On séme donc sur un sol compacte, & la herse n'y peut pénétrer qu'à la prosondeur de deux pouces.

Peu

Peu de fourage, peu de bétail & peu de charrues, sont les effets nécessaires qui suivent les uns des autres. Plusieurs particuliers n'ont point de charrue, ils sont obligés d'attendre qu'il plaise à ceux qui en ont de cultiver leurs terres. Quand ils ont achevé leur propre ouvrage, il est déja tard, les mauvais tems surviennent, il faut semer bien ou mal & avec précipitation. Plusieurs ont même quelquefois la douleur de se voir réduits à la dure nécessité de laisser en friche des terres qui devoient fournir à leur subsistance. D'où viennent tous ces maux? De la disproportion de nos terres labourées avec nos prairies.

3. in- Un troisième inconvénient de la méthode orconveni- dinaire, C'est que l'on use son bétail, & que l'on ent: on travaille, peu s'en faut, à pure perte. Il y a use son peu de bétail & il est foible. Cependant on le bétail & force l'éguillon aux reins de travailler longl'on tra- tems & avec de grands efforts; excédé de fapure per- tigues, il dépérit bientôt. Il est incroyable combien il en périt tous les ans. Ceux qui voyent les comptes des communautés, dans lesquels les gouverneurs des villages passent en compte les visites qu'ils font de ces bêtes crevées, savent que le nombre en est très grand ; ce qui n'arriveroit certainement pas, si l'on avoit moins de terre à cultiver, ou que le bétail ent une nourriture plus abondante. Si l'on use beaucoup de bétail, on use aussi beaucoup d'attellages, de charruës, & d'instrumens qui font dispendieux au laboureur : & enfin

enfin on y employe beaucoup de bras presque à pure perte, mais qui pourroient être mis en œuvre d'une façon beaucoup plus avantageuse.

Ensin le dernier inconvénient, & qui est un des plus considérables, est la diminution du bé- convétail. Nous avons déja vû combien il périt nient:la de bestiaux par l'excès du travail, & par la dépopuchétive nourriture; mais ce n'est pas tout, lation Quand ce bétail ne périroit point, il seroit im- du bépossible dans notre situation présente d'en aug- tail. menter le nombre, cela ne peut se faire qu'en augmentant les prairies. Quelles sont les ressources du bétail en été? Une partie du sol est en vignes; il n'y entre pas: une autre est en bled & une autre en avoine; l'accès lui en est interdit : une partie enfin est en terre que l'on tourne & retourne pour les ensemencer en automne, & où il ne paroît que quelques brins d'herbe çà & là. Que leur reste-il donc? quelques chemins, quelques brossailles, ou quelques communes très mauvaises, où l'on ne fait aucune réparation. C'est là toute leur ressource. Il est vrai qu'après la moisson le pâturage est un peu élargi, mais ce qui étoit en avoine ne produit presque point d'herbe. Il en croit d'avantage dans le chaume du bled; mais ce secours est de courte durée: l'hyver oblige de rensermer le bétail, & quand on l'auroit augmenté en été, il faudroit en retrancher pour l'hyver, puisqu'on n'a pas augmenté les prairies. Il est done impossible, pendant que

que nous tiendrons un si grand nombre de terres en labourage, que notre bétail se multiplie. Sa quantité est toujours & invariablement en raison directe des prairies.

bourées & aggrandir ses prairies: une multitude de nouveaux habitans couvriront alors
nos campagnes, leur nombre sera doublé, triplé, l'abondance naîtra au milieu de nous.
Avec nos troupeaux, le lait, le fromage, les
beures, la chair, les peaux, les cuirs & la
laine, concourront à nous mettre dans un
état d'aisance inconnu jusques alors. Les terres même sembleront se plaire à porter ces
nouveaux habitans, elles prendront un air
riant & fertile par les engrais que les troupeaux
rendront à leur bienfaitrice. Idée bien slateuse,
mais qui n'est pas chimérique: elle a été réalisée, & peut l'être au milieu de nous.

Question Ce que nous avons dit jusques ici conduit Rép. naturellement à cette question. Quelle est donc la proportion qu'il doit y avoir entre nos prairies es nos terres tabourées, pour former une bonne es fructueuse agriculture? On ne peut donner là-dessus aucune règle fixe applicable à tous les cas. Le produit des prairies de divers particuliers, la nature des champs fertiles ou ingrats, peuvent faire varier la règle & les proportions.

Cependant en indiquant une règle de proportion sur le cas le plus ordinaire, châcun pourra s'en servir comme de base à son calcul cul, en augmentant ou en diminuant, selon le produit de ses prez, ou la nature du sol de ses champs. En Angleterre, on compte que la moitié du sol doit être en prairies, pour sormer le sondement d'une bonne agriculture. Cette proportion est trop soible à notre égard; & cela pour deux raisons; 1°. parce que leurs prairies sont beaucoup plus abondantes en soin que les nôtres: & en second lieu parce que la nature du sol de leurs champs est bien supérieure à celle des nôtres; la quantité des prairies doit donc surpasser chez nous celle des terres labourées, & doit être portée au moins un quart en sus.

Pour former ce calcul, il faut d'abord poser pour fondement les trois articles suivans.

- 1°. Que nos prairies telles qu'elles sont, ne produisent les unes portant les autres, & année commune, qu'un char & demi de soin & regain de 14. ou 15. quintaux le chariot; nous mettons leur produit au plus haut.
- 2. Qu'un chariot commun de fourage, paille ou foin, donne un chariot & demi de fumier, la grandeur du chariot relative à celui du fourage; c'est ce que mon expérience m'a appris.
- 3. Que pour engraisser convenablement un arpent de terre commune, & pour en pouvoir espérer une récolte fructueuse, il faut 12½ chariots de sumier pour un arpent. Le demi chariot est mis pour la commodité du calcul.

Cela posé, supposons maintenant qu'un la-

boureur possède 9. arpens de terre, qu'il en séme tous les ans 3 en froment ou meteil, 3. en grains du printems, & 3. qu'il laisse en jachère selon la méthode ordinaire; il faudra pour 3. arpens qu'il semera tous les ans en froment ou meteil châque année chariots de sumier - 37½

Pour se procurer ces $37\frac{1}{2}$ chariots de sumier, voyons combien il doit avoir de sourage à raison d'un chariot & demi de sumier, pour un chariot de sourage, il faut qu'il en receuille 25. chariots.

On peut d'abord supposer qu'en donnant une bonne culture à 3. arpens, & en y répandant 12½ chariots sumier, leur produit ira à 50. grosses gerbes l'arpent, ce qui fait 174. gerbes, & par conséquent 7. chariots de sourage, qui produiront en sumier 10½

Il faut encore trouver de quoi faire 27. chariots de fumier, 12. arpens de prés donneront 18. chars de foin & en fumier

37½ ch.

ch.

De ce calcul il résulte que la proportion qui doit exister entre les prairies, telles qu'elles sont, & nos terres en labour, doit être au moins de de douze arpens de prez pour 9. arpens de champs.

Sur ce calcul, qui n'est certainement point ensé pour l'engrais que l'on doit donner aux champs, ni retreci pour la quantité que produisent nos prairies, sur ce calcul, dis je, qu'on examine la proportion qu'il y a actuellement entre nos prairies & nos terres labourées, & on se convaincra qu'il est impossible que notre agriculture prospère.

Châcun pourra donc maintenant calculer aisément ce qu'il doit semer à proportion du sourage qu'il recueille : si l'on possède des vigues, on doit compter quatre chariots de sumier par année pour châque arpent. Si l'on veut former d'autres établissement pour quelque autre espèce de production, il faut encore augmenter les prairies à proportion.

Si le laboureur augmente le produit de ses prairies, ou leur nombre, il peut aussi augmenter à proportion les terres pour le bled; mais en général la proportion de sumier que nous avons indiquée, est plûtôt au dessous qu'au dessus de ce qu'on doit en répandre sur châque arpent: & je ne conseillerois jamais de diminuer cette dose, à moins que la découverte d'autres engrais, la nature du sol déja très lité par lui même, ou parvenu à cette quabilité par les engrais, & la bonne culture n'obligeât de diminuer la dose, ce qui se connoîtra aisément par les récoltes.

Nous

Nous finirons cette dissertation par quel'ques remarques.

- 1°. Lorsque nous avons dit qu'il y avoit trop de terres en labour, nous y comprenons aussi les vignes. Il y en a certainement beaucoup trop à la Côte. Moins produiroient davantage avec une bonne culture, & on agagrandiroit encore par là son sol. D'ailleurs il faut remarquer que le produit de la vigne n'est pas de première nécessité, & que l'on peut mieux employer son terrein pour l'utilité du genre humain. Une bonne partie de ce que j'ai dit sur la culture des champs, est aussi applicable aux vignes.
- 2. Lorsque nous avons dit qu'il falloit resserrer les terres labourées, nous n'avons pas prétendu que l'on ne pût, lorsqu'on se seroit procuré une bonne quantité d'engrais, étendre davantage les terres destinées au bled. On peut rompre les prairies qui ont vieilli & y semer alors avec avantage; mais en général (& cette remarque est importante) le bled ne sera plus une denrée dont on fasse une si grande consommation, dès que nos troupeaux seront nombreux. D'autres alimens en tiendront lieu, au moins en bonne partie, c'est ce qui arrive dans plusieurs quartiers du Canton Allemand.
- 3°. Il y a une difficulté qui s'oppose à notre fistème, je veux parler des Communes & du parcours. Dès qu'il n'est pas permis à un particulier de passer sa pièce à clos, on lui ôte tout moyen

de former des prairies. Il seroit donc bien digne de la sagesse du Souverain de prendre cet objet en considération. La rétribution ne seroit pas éloignée; la population augmente avec l'abondance. Mais tant que nous serons assujettis à un usage qui nous ôte la liberté de disposer de nos possessions à notre gré, nous serons condamnés à la disette de toutes les productions qui sont les fruits de l'agriculture.

4°. Enfin, nous remarquons que puisque les prairies sont le sondement de toute bonne a-griculture, c'est aussi de ce côté-là que l'on doit diriger les encouragemens, & les recompenses. Un mal doit être coupé dans la racine, & un bien puisé dans sa source.

BEGNIN ce 2. May 1762.

A. RAFFINESQUE.

ne Labour of Vision society has those ALL ALL BOOK OUT OF STORE OF THE STORE there is some that and on the see